

Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

Daïra

La Popelinière, Alexandre Jean Joseph Le Riche

Amsterdam, 1771

Troisieme partie

[urn:nbn:de:bsz:31-231699](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-231699)



D A Ï R A.
HISTOIRE ORIENTALE.

TROISIEME PARTIE.

Je ne demeurai pas seule dans le Kioske longtems : peu de momens s'écoulerent ; Zoah revint, il prit mon bras, il me soutint, il m'aida à traverser les Jardins ; j'étois foible, inanimée ; il eut beaucoup de peine à me faire arriver jusques aux dernières portes du Parc.

Nous fortimes de ce Parc enfin ; mais nous étions à deux milles d'Alep, & mes forces étoient anéanties. Zoah comprit qu'il falloit me faire transporter à la Ville, & il se trouva d'abord dans un cruel embarras ; il se tourna ; il porta ses regards

de tous côtés , & n'en devint que plus inquiet & plus irrésolu. Hélas! se disoit-il à lui-même, je ne découvre ici personne qui puisse nous prêter secours ; je ne sçais à qui m'adresser , pour envoyer à Alep chercher une litière ; je me vois forcé d'y courir moi-même, & je ne puis me résoudre à laisser la fille de mon Maître seule dans cette campagne ; l'état où elle est me fait trembler pour elle , si je la laisse ici jusqu'à mon retour : & si je demeure près d'elle , je ne lui suis d'aucun secours : je ne la sauve point. L'impatience le prit ; il vint à moi ; il étendit sur le sable, au pied de ces murs, un linge de soye sur lequel il me fit asseoir ; il mit sur ma tête un second voile , pour mieux me préserver de l'action du Soleil qui s'élevoit déjà sur l'horison. Daïra, me dit-il , compte sur mon zèle : prens quelque repos en m'attendant ; je vais de toutes mes forces & de toute ma vitesse gagner la Ville ; & tu verras dans peu de momens venir une litière pour t'y transporter. A peine eût-il achevé ces mots , qu'il prit sa course , & que je le

perdis de vuë. Je demeurai donc seule au pied des murs de ce Parc, couchée sur les sables, n'ayant devant mes yeux qu'un vaste désert; mon assoupissement alors augmenta, & le sommeil s'empara de moi toute entière : ce fut le premier sommeil que j'eusse connu depuis long - temps, & il dura peu ; j'eus quelques momens après l'oreille frappée d'un bruit confus qui se faisoit autour de moi. Je crus remarquer au travers des doubles voiles qui me couvroient la tête & le visage, que c'étoient des Voyageurs ; & ils sembloient en effet suivre leur route le long des murs du Parc. Ils arrivèrent bien-tôt jusqu'où j'étois; ce qui me surprit, c'est qu'ils s'y arrêtèrent, & que l'instant d'après ils s'approchèrent & vinrent à moi distinctement alors, & j'entendis qu'ils s'entretenoient, en parcourant des yeux toute ma personne, qu'ils s'entredemandoient, par quel accident une femme seule pouvoit se trouver là; qu'ils doutoient même s'ils devoient me croire vivante. Je pris garde qu'ils étoient

deux hommes à cheval & qu'une litière, qu'occupoit un troisiéme, étoit arrêtée avec eux. Un de ces hommes mit pied à terre, & s'approcha de moi de très près me considérer. Madame me dit-il, ceci ne peut être qu'une aventure bien extraordinaire; nous n'imaginons pas qui vous êtes; mais au seul aspect, il n'est point concevable qu'on vous rencontre au pied de ces murs, seule, couchée sur les sables, dans une plaine aride, éloignée de toute habitation. De grace! Madame, continua-t-il, recevez les secours que nous sommes prêts à vous offrir. Seigneurs, leur répondis je, je suis mourante, je ne puis pas même vous satisfaire sur ce que vous désirez sçavoir de moi. Je vais dans un moment recevoir le secours qu'il me faut; c'est une litière qu'on est allé chercher à Alep, & qui va sans doute arriver. Non, Madame, répartit le même homme; non, il ne faut pas l'attendre; & nous ne devons point vous laisser dans cette solitude abandonnée ainsi; si c'est une litière qu'il faut, nous vous offrons une place dans une que voilà; vous allez être

conduite à Alep en toute sûreté. Je vis à l'instant l'homme qui me parloit se tourner vers la litière, & adresser ces mots à un Vieillard, qui l'occupoit. Seigneur Atabek, voici une Dame réduite dans une triste extrémité: votre bonté se portera sans doute à lui prêter secours pour se rendre à la Ville, & à lui faire place dans votre litière; à quoi le Vieillard répondit: mon fils j'y consens; vous pouvez amener cette Dame, je lui ferai place en ma litière. Je vis à l'instant celui des Voyageurs qui venoit de parler, descendre de cheval, ainsi qu'un autre qui étoit près de lui, & qui me parut être son Esclave; tous deux vinrent à mes côtés, prirent mes bras, me soulevèrent, m'enlevèrent enfin, & me portèrent jusqu'à cette litière, où ils me firent placer vis-à-vis du Vieillard qui l'occupoit; mais la litière se remit à peine en marche, que Zoah vint à ma pensée; ce fidèle Zoah, à qui je devois tant, & qui dans ce moment là même se tourmentoit pour me servir; la crainte me prit qu'il eût quelques reproches

à me faire ; mais plutôt la peur de le perdre , en manquant de le rencontrer sur le chemin . Je fis part de mon inquiétude au Vieillard ; je lui dis , Seigneur , nous devons rencontrer sur le chemin un Esclave noir avec une litière pour moi ; je vous supplie de l'avertir que j'ai l'honneur d'être ici devant vous , parce- que s'il ne me trouvoit pas au lieu où il m'a laissée , il y a un moment , il en auroit certainement beaucoup d'inquiétudes . Le Vieillard répondit : Madame , je prendrai ce soin volontiers ; mais , continua-t-il , permettez - moi de vous demander par quel accident incompréhensible , une femme Turque , telle que vous me paroissez l'être , se trouve seule dans le désert où nous venons de vous rencontrer ; car il n'est pas possible qu'une Dame comme vous se trouve en cet état ; sans être accompagnée de quelques Esclaves , d'un père , ou d'un mari .

J'écoutois bien toutes ces questions , mais la voix me manquoit pour y répondre . Au moins , Madame , reprit encore le vieillard , faites-moi la grace de m'apprendre

où est située votre maison d'Alep, pour que je puisse vous y mener. Cette question nouvelle m'épouvanta, & me rendit tout à-coup l'esprit présent à des choses que je n'avois pas prévues, ni pensées : je me vis seule dans cette litière, en présence d'un vieillard inconnu, & à qui je ne pouvois pas éviter d'exposer mon état : Eh ! comment aurois-je osé ? Eh ! comment aurois-je pû me faire connoître ? me connoissois-je, hélas ! moi-même ? Seigneur, dis-je au vieillard, je compte que nous allons trouver l'Esclave noir & la litière qu'il m'amène, j'espère que vous n'aurez point l'embarras de me mener jusqu'à la Ville. Le vieillard ne répliqua point ; il ne me parla pas davantage ; mais il n'en fut que plus occupé à me considérer. Cependant la litière continuoit sa route, & déjà l'on découvroit les tours d'Alep, & Zoah ne paroissoit point. Nous arrivames à la porte de cette Ville sans le rencontrer ; le vieillard alors interrompit son silence & me dit : Madame, nous entrons dans la Ville ; de grace ordonnez où il faut que

l'on vous mène , dites moi où est votre maison. Ce discours , aussi pressant que charitable , me jetta dans un désordre & dans un trouble qu'on ne sçauroit imaginer : mais si mon trouble étoit grand, on imaginera bien moins quelle fut ma confusion. Je demurai un moment sans lui répondre. Je sentis à l'instant mes douleurs renaître , & revivre ; toutes les misères de mon déstin se représenterent à mes yeux ; les sanglots fortirent en foule de ma bouche : mes voiles furent dans un moment mouillés de mes pleurs : ce nouvel accès de douleur fut si violent , & dura si long-temps , qu'il ne me fut pas possible de parler , ni d'ouvrir même les yeux sur ce qui se passoit. Le généreux vieillard en fut touché & attendri ; il me fit descendre dans la maison d'un gros Marchand de sa connoissance ; nous y entrames , il me conduisit lui-même dans un appartement commode : il chargea une Esclave Indienne qui étoit là , de me rendre toutes sortes de secours , & cela avec des marques d'un attendrissement & d'une bonté d'ame de sa part , qui ne faisoient que me

confondre; & aggraver davantage la honte
& l'horreur que j'avois de moi-même.

Seigneur! m'écriai-je, vous ne connoissez point la malheureuse enfant à qui vous accordez tant de graces en un jour; vous ne sçavez qui je suis, ni par quelle étrange destinée je tombe en vos mains, & en cet état: & votre pitié, & votre bonté, sont si grandes, qu'il sebmle que vous soyez instruit de toutes mes disgraces. Le saint homme fit une inclination de tête profonde, & me dit: Madame, l'hospitalité que j'exerce envers vous, est un sacré devoir de ma part, & j'aurois des reproches à me faire si je manquois à le remplir; mais il est vrai, reprit-il que quand le devoir lui-même ne s'y trouveroit pas, j'ai l'ame, grace au Ciel, trop sensible, pour imaginer quelqu'un dans le malheur, & pour ne pas lui prêter la main. J'ai bien conçu, me dit il, que vous ne pouviez être venue où je vous ai rencontrée, que par quelque coup étrange du sort; mais je l'ignore encore, & je ne demande pas à en être éclairci; tout ce que

je désire, me répétoit ce saint vieillard, la main sur sa poitrine; tout ce que je désire, est que vous disposiez de moi, & que vous me mettiez en état, au sortir de cette maison, de vous faire rentrer dans la vôtre, & d'employer sur cela tous les soins dont je suis capable, soit auprès d'un père, soit auprès d'un époux, parce qu'il faudra bien s'adresser à l'un ou à l'autre, pour faire finir les peines, que vraisemblablement l'un ou l'autre vous a causées, & qui vous plongent actuellement dans une si triste situation. Seigneur! repris-je, vous ne pouvez connoître d'où partent les coups qui me sont portés. Vous en soupçonnez un père, un époux: & en effet cela suffiroit pour entraîner de grands malheurs: mais de tels malheurs seroient légers & doux en présence des miens: hélas! m'écriai-je, je n'ai ni époux, ni père: hélas! je n'ai ni ami ni homme sur la terre que je puisse implorer. Vous voyez une fille de Scio, qui n'a eu d'autre père dans son enfance qu'un Marchand de cette Isle, & qui depuis n'a reconnu dans ce prétendu père, qu'un

Marchand perfide, qu'un vendeur d'Esclaves, qui l'a livrée à l'esclavage du Pacha d'Alep. Vous voyez une femme qui s'étoit choisie son époux, & qui vient de le perdre pour jamais ; c'est le jeune Belzek, connu sous le nom de Bezzoudour, dont la Ville d'Alep célèbre encore les miracles ; c'est mon Amant qui sous ce nom, a eu l'audace de pénétrer jusques dans le Sérail d'Alep, pour me racheter ou m'enlever à quelque prix que ce fût, des mains du Pacha ; mais qui a voulu combattre les Eunuques de sa garde, & qui peut-être y a perdu la vie ; ou que du moins le Pacha a fait embarquer sur un vaisseau, & que les flots & les vents ont porté dans quelque terre étrangère & barbare, où le destin nous condamne à ne nous voir jamais. Vous voyez une malheureuse enfant, qui lors même qu'on l'instruisoit de sa naissance, qui sembloit devoir la mettre à l'abri de nouveaux malheurs, vous la voyez dans ce moment chassée du Sérail d'Alep, pour être jetée dans le dernier opprobre des servitudes. Vous m'avez trouvée couchée sur les sables ;

j'yattendois l'Eunuque dont je vous ai parlé; cet Eunuque devenu libre, est devenu mon Maître; le terrible Pacha d'Alep lui a fait un don de moi. On m'apprend d'un côté que je suis d'une race libre & indépendante; je me vois de l'autre la plus vile des créatures; je me vois l'Esclave d'un Esclave, condamnée peut-être, à le suivre au-delà des mers; à consommer le peu de jours qui me restent, dans son affreuse Patrie, dans une nouvelle mer d'infortunes, les seules qui puissent m'être nouvelles, après toutes celles que j'ai souffertes; eh! je ne vois, m'écriai-je, en sanglotant, & en prononçant ces mots à peine, eh! je ne vois ni père, ni époux, ni homme sur la terre à qui je puisse avoir recours.

Pendant que je faisois devant le vieillard le tableau de mes douleurs, je le voyois joindre & ferrer ses mains, porter des regards au Ciel, d'attendrissement & de pitié. Oh! jeune femme, répondit-il, que votre destinée est déplorable, & qu'elle me touche & me pénètre; mais que tout ce

que j'entends est triste & effrayant pour moi-même ! Quoi ! s'écria ce père vénérable , quoi malheureuse enfant , je vois en vous l'Esclave d'un Noir ! Quel crime , oh Ciel ! vous & les vôtres , avez-vous pû commettre assez épouvantable & assez inoui , pour avoir attiré cette colère du Ciel sur votre tête ? eh moi ! reprit-il , à quoi ne m'exposai-je pas , quand je vous tiens dans cette maison ? si le Noir , votre Maître , apprend que je vous ai retirée , mille malheurs me menacent ; il vous réclamera comme son bien que vous êtes ; il m'accusera de le lui avoir ravi ; il demandera justice ; il obtiendra contre moi un jugement rigoureux , qui renversera toute ma fortune en un jour . En effet , je me sens coupable à son égard , dès que j'apprens que vous lui appartenez , que vous êtes à lui , & rien ne peut me dispenser de faire publier dans la Ville l'aventure extraordinaire qui vous a fait arriver ici , afin que votre Maître vous retrouve & vous réçoive de mes mains dès ce moment , s'il est possible .

Pendant qu'il achevoit ces mots d'un ton plaintif & compatissant, & que j'étois, les yeux ouverts, sans voir, portant autour de moi l'étonnement dans mes regards, interdite, ma tête renversée, sans mouvement, un homme entra dans la falle où nous étions : c'étoit le même Cavalier qui m'étoit venu le premier adresser la parole, & qui m'avoit fait entrer dans la litière du Seigneur Atabek. Père, lui dit-il, j'ose vous interrompre, pour vous informer que dans ce moment même, un homme Noir s'est présenté à votre porte, demandant, d'un visage agité, si ce n'est point vous, qui venant à Alep, avez trouvé dans la Plaine du Soïc, une jeune femme qui lui appartient, & qui l'avez amenée & renfermée dans cette maison. Je l'ai renvoyé, reprit-il, en niant que ce fût vous qui eussiez rencontré cette jeune femme : il s'est obstiné à me soutenir qu'on venoit de l'en instruire ; mais je l'ai réduit enfin à se retirer, ne tenant pas compte de sa colère, ni de quelques menaces qui lui sont échappées : il n'a l'air au surplus que

d'un chétif Esclave, & vous ne vous seriez déterminé, sans doute, à livrer cette jeune Dame en ses mains, sans être bien instruit de ce qui l'autorise à la demander.

Ah ! Ferri ! ah mon fils ! s'écria le Vieillard, vous me perdez par ce mensonge ; si le Noir qui vous à parlé, découvre que c'est un mensonge en effet, & s'il apprend que la femme qu'il réclame est ici : vous ignoriez que cette femme est à lui, que cette femme est son bien, qu'il en est le maître : cela n'est que trop vrai. Quoi ! Madame, reprit cet homme, en s'adressant à moi-même, vous seriez assez malheureuse pour appartenir à un vil & méprisable Noir, qui peut-être sort d'esclavage, lui-même ; lorsqu'à vous voir seulement, à peine jugeroit-on le Roi des Nègres, l'Empereur des Abyssins, digne de soupirer pour vous ? Mon fils, interrompit Atabek, je suis touché d'une extrême compassion, à la vue des calamités dont cette jeune Dame est menacée, & l'histoire de ce qu'elle a souffert

jusqu'à présent , me paroît déjà bien étrange dans le récit qu'elle m'en a fait en peu de mots. Je désirerois en vérité , de pouvoir faire quelque bonne œuvre en sa faveur : si le Noir son Maître vouloit consentir à lui donner la liberté , je lui ferois de bon cœur un présent de trois cens sequins & plus : car à quoi servent les biens , si ce n'est à soulager les misérables ? Je suis , continua-t-il , sans femme , sans enfans ; vous seul me tenez lieu de tout , par la tendresse que j'ai pour vous , & rien ne s'oppose à cet acte de charité. Seigneur , reprit Ferri , je respecte vos volontés , s'il est nécessaire d'accomplir l'œuvre de générosité que votre vertu vous inspire , & de faire un présent aussi considérable , pour dégager cette jeune Dame des mains du Noir son Maître ; je vous en loue hautement : mais s'il est un vrai moyen d'y parvenir sans cela , j'estime qu'il est à préférer , & ce moyen , la fortune nous le donne : ce Noir est venu , je l'ai renvoyé , s'il revient , je le renverrai de même ; & après tout s'écria-t-il , de quel droit un infame Nègre , qui

n'est créé que pour le service des hommes ? de quel droit un misérable Abyffin , transporté dans ces climats , peut-il réclamer une dame de cette noblesse ? Les Loix du Pays où nous sommes , peuvent - elles être assez barbares pour autoriser de si monstrueuses tyrannies ? Mon fils , interrompit Atabek , vous ne les connoissez pas ces Loix , elles n'ont aucun rapport avec les vôtres ; mais je vis sous leur joug depuis plus long - temps que vous , & j'en connois toute l'étendue & toutes les rigueurs ; je vous le répète , continua-t-il , nous sommes perdus , si le Maître qui tient cette Dame en sa propriété , peut avoir des preuves que je lui ai donné retraite ici , le plus sage parti est de s'informer promptement de sa demeure , & de lui proposer les trois cens sequins , que je veux sacrifier pour obtenir la liberté de cette malheureuse enfant. Eh ! que le Ciel permette qu'il s'en contente ! car je suis à la veille de grands malheurs , s'il m'expose à la rigueur des jugemens du Pacha. Ce vénérable

Vieillard, pénétré d'inquiétude & de douleur, se tourna de mon côté & me dit: Madame, apprenez-moi le nom de votre Maître, & s'il se peut, sa demeure, afin que sans perdre de temps, je le fasse chercher dans toute la Ville d'Alep; s'il plait au Dieu tout-puissant de bénir mes intentions & mes démarches, je réuffirai à vous racheter & à vous rendre une liberté que la seule perfidie des hommes a pû vous ravir, & qui ne me paroît dûe à personne plus qu'à vous. . . . Non! non! vénérable Atabek, interrompit Ferri brusquement; non, vous ne devez point attendre du cœur d'un Noir, de concourir avec le vôtre pour une bonne action: vous ne devez point penser qu'il se départe de la possession de cette Dame, & qu'il vous la remette pour une raçon de trois cens sequins. Vous connoissez le naturel de ceux de sa nation; vous m'avez vous-même instruit souvent de leur avarice & de leur méchanceté: tout ce que je vous en ai ouï dire ne me persuade que trop, qu'on ne parviendra jamais à fléchir un barbare possesseur de cette Esclave précieuse.

Vous le verrez, continua-t-il, réclamer contre vous l'autorité des Loix, vous pourfuivre comme coupable de lui avoir enlevé son trésor, & mettre ce trésor ravi au dessus des vôtres, pour les envahir, s'il le peut: j'insiste donc, & je crois que le plus grand danger pour vous, est encore d'avouer que cette jeune Dame est ici.

J'étois témoin de leurs contestations: hélas! elles n'avoient que moi pour objet, c'étoit moi qui paroissoit y prendre le moins de part; je les écoutois sans réflexion; je ne considérois seulement pas que j'étois alors dans une maison étrangère, inconnue; entre les mains de deux hommes étrangers pour moi, inconnus de même, toute prête pourtant à subir le sort qu'il leur plaisoit de régler: il n'étoit pas encore venu à ma pensée, si je devois souhaiter ou craindre de retomber entre les mains de Zoah: si Zoah qui m'avoit servi si ardemment dans le Sérail d'Alep, qui m'avoit promis la fin de mes peines en sortant, n'étoit point un

Nègre perfide , comme je l'entendois supposer , qui n'auroit voulu flatter mes douleurs , que pour m'exciter plus doucement à soutenir la nouvelle servitude qu'il étoit prêt à m'imposer.

Atabek & Ferri se retirèrent & me laissèrent l'Indienne pour me servir : ce fut alors que je m'interrogeai moi-même a hauts cris. Eh ! où suis-je , grand Dieu ? eh ! que dois-je devenir , me disois-je ? quels sont ceux qui me réçoivent ici ? pourquoi s'effraye-t-on de m'y voir ? quels sinistres présages puis-je causer en ces lieux , & pourquoi veut-on que j'y demeure ? quel intérêt prend-on en moi ? de quels nouveaux malheurs me croit-on menacée ? quels coups nouveaux me sont donc préparés ? hélas ! m'écriois-je , mes douleurs sont encore toutes vivantes , mes playes toutes saignantes : n'obtiendrai-je pas du Ciel de respirer un moment ? Je demurai tout le reste du jour , la nuit entière , à lui adresser mes prières & mes larmes : on peut juger dans cet état , des

élançemens du cœur d'une créature, qui se voit, pour ainsi dire, bannie & rejetée par tous les êtres vivans. Le lendemain, au lever du Soleil, l'épuisement de mes esprits étoit si grand, qu'ils s'affoupiſſoient peu-à-peu, & que je sentoſis déjà mes paupières tombantes, & mes yeux prêts à se fermer, lorsque j'entendis à grand bruit ouvrir la porte de la chambre où j'étois, & que je vis paroître le Vieillard Atabek, suivi de Ferri. Celui-ci vint à moi tout agité de colère: ah! s'écria-t-il, malheureuse victime; on vous a porté le coup mortel: on a publié votre retraite en ces lieux: votre barbare Maître a refusé toutes les propositions qu'on a pû lui faire: il demande qu'à l'instant vous soyez remise en ses mains: le voilà qui va paroître, & vous êtes perdue. Il est vrai, répliqua le Vieillard, que rien ne peut le résoudre à se priver de vous; mais quoi qu'on dise, mon fils, je me flatte qu'il y a tout autant à espérer qu'à craindre des motifs qui le font agir, & que peut-être les seuls qu'il ait,

font de vous faire un fort heureux. Non ! m'écriai - je , vénérable Atabek : non ! je ne redoute point la présence de Zoah ; il m'a donné trop de preuves d'une grande ame ; il a pris trop de soins de sauver mes jours , pour être capable de les rendre malheureux : je ne puis confondre Zoah parmi les hommes de son état : par tout ce qu'il a fait pour moi , je compte que j'ai tout à espérer de lui ; je ne demande qu'à le voir paroître , bien sûre qu'il m'apporte de nouveaux secours.

Je n'avois pas achevé ces paroles , que les portes s'ouvrirent , que Zoah se présenta ; mais , oh Ciel ! quel fut l'étonnement du Vieillard , de Ferri , eh ! quel fut le mien ! ce Zoah , ce Noir , ce Maître barbare , dont le nom seul avoit causé tant d'effroi ; ce même Zoah s'approcha , vint à moi , se prosterna , & m'adressa ce discours : Fille d'Emir , tu me vois roulant à tes pieds , non pour te rendre ta liberté , mais pour t'offrir la mienne ; parce que je jure dès ce moment

de ne l'employer qu'à te servir; & j'estime cet honneur à si haut prix, que moi seul ne m'en suis pas jugé digne, & que je veux le partager avec un autre. Regarde, s'écria-t-il, vois, si ton fidèle Esclave en a choisi une autre à ton gré. De quelle joye, grand Dieu! fus-je tout-à-coup transportée; c'étoit Razzivil, fondante en larmes, si faisie, si troublée, qu'à peine put-elle marcher d'un pas sûr jusqu'à moi; elle tomba sur ses genoux; elle arrosa mes pieds de ses pleurs; elle me saisit une main; elle la ferra sur ses lèvres; sa joye lui causoit un vrai délire; elle voulut plusieurs fois me parler; mais d'une voix toujours coupée par des sanglots. Oh! ma chère Maîtresse, s'écria-t-elle à plusieurs fois, oh! ma chère Maîtresse, en quel état vous retrouve-je; ce jour enfin va-t-il mettre un terme à nos malheurs? Nous devons nous en flatter, répartit Zoah; & s'il est vrai que les biens attachés à la vie humaine doivent tôt ou tard s'espérer, comme les maux tôt ou tard sont à craindre; la fille de Saheb a trop senti l'âpreté des destinées, pour ne pas

attendre de l'équité céleste, des faveurs dans l'avenir qui l'en dédommagent.

Tant que les eaux du Nil se resserrent dans son lit, nous voyons nos tristes campagnes exposées aux feux d'un Soleil ardent qui les dévore; mais les rigueurs qu'on souffre alors s'épuisent enfin, & sont suivies de la saison propice qui revient à son tour, pendant laquelle on voit toujours ce Fleuve salutaire répandre partout l'abondance, & réparer les maux qui se sont faits. Et malheur peut-être à quiconque n'en a point encore connu! Fille d'Emir, s'écria-t-il, par tous ceux que tu as soufferts; la source des biens qui t'attendent a dû sans doute se remplir; elle va couler désormais, & pour tout le temps de ta vie j'en ferai le témoin tout le temps de la mienne; car je le répète, je veux te servir autant qu'elle durera.

Ce discours d'un Eunuque du Sérail d'Alep, Razzivil à mes côtés, rendue par ses soins, l'étonnement d'Atabek, de Ferri;

mais mon étonnement à moi , ou plutôt mon admiration, suspendit toutes les idées que je pouvois avoir sur moi-même ; tout mon esprit ne fut rempli que de cette situation ; Zoah le comprit, & bientôt il reprit la parole, & me parla en ces mots.

Ne t'étonne point, oh! Daïra, des vœux que je fais pour ton bonheur, ni du zèle qui me transporte ici ; l'honneur & la vertu percent dans tous les climats, & peuvent atteindre à tous les hommes, sur-tout quand la fortune leur présente des modèles qui doivent servir à les former ; j'ai trouvé les miens dans tes pères ; Zoah qui te parle, a occupé près d'eux la place d'un simple Esclave, & la valeur de ses sentimens l'a fait priser fort au dessus. Ton ayeul, le plus tendre, le plus généreux des hommes, qui régnoit dans Anna sur l'Euphrate, qui eut mérité de régner sur tout le monde, & de porter un immortel croissant ; ton ayeul, dont le déstin me tourmente & m'allarme depuis plus de dix années, que je sçais qu'un Persan furieux poursuit sa tête ; ton

ayeul , Haffan , fut le premier mon maître , & mon cher maître , & tout me flattoit qu'il devoit l'être toujours ; lorsque le Prince des Arabes , le jeune Emir Saheb , qui régnoit à Bithynia , vint à sa Cour , & obtint sa fille Hannem , la beauté de l'Orient. Il me donna à ces jeunes époux ; il les confia à mes soins ; la même fortune m'accompagna près d'eux ; j'avois reçu toute la faveur du père ; je fus comblé de celle des enfans ; il ne me resta qu'un vœu à faire ; je le fis ; le Ciel fut propice , & ce vœu fut rempli dans le temps. Tu vis le jour ! je te reçus dans les mêmes mains , & je fus le premier des hommes qui les éleva au Ciel pour ton bonheur & tes prospérités. Tout concourant d'abord à nous en donner de hautes espérances ; nos premières frayeurs qui n'étoient que trop bien fondées , se dissipèrent ; toutes nos craintes peu-à-peu s'évanouirent , & Saheb & ta mère ne t'envisageoient déjà plus qu'avec ces douces agitations , inséparables d'un grand attachement. Ce fut dans cette sécurité fatale , que le Dieu des ténèbres sembla

nous amener pour nous porter des coups plus terribles & moind attendus. L'Emir, ton père, plus éclairé que moi, les pressentit de loin, & crut pouvoir s'en garantir. Toute la prudence humaine étoit en lui ; mais, hélas ! que peut-elle ? & qu'est-elle devant d'immuables décrets ? La tristesse de son ame s'imprima tout-à-coup sur son front ; d'un jour à l'autre elle s'augmenta ; ses yeux languissans & abbattus me consternèrent ; je devenois déjà moi-même immobile, à force de le considérer & de m'occuper des peines secrètes qui fletrissoient son cœur, lorsqu'un jour il m'appella, & me dit : Fidèle Zoah, moins esclave de ma grandeur, qu'ami de ma personne, ne fois point troublé du projet que je te révèle ; je pars à la chute du jour ; je vais à Anna, chez Hassan mon beau-père : je lui porte ma fille, & je n'emmène que toi. Quoi ! sage Emir, m'écriai-je ; tu oses entreprendre un tel voyage sans escorte & sans suite ; tu ne crains pas d'exposer ton unique enfant aux événemens d'une course pénible : un enfant, qui n'a pas atteint la

troisième année de sa vie , & de qui la conservation, sous tes yeux mêmes, causent à sa mère & à toi, si peu de joyes, qui ne soient mêlées de crainte & d'allarmes: Eh! comment penfes - tu, m'écriai - je, que Hannem survive à l'effort de cette séparation? Je l'ignore, reprit ton père Saheb, & je doute en effet que nous y survivions l'un & l'autre; car nous sommes les deux moitiés, & notre enfant est notre tout; mais quoi qu'il puisse arriver de ma chère Hannem & de moi, nous nous devons tous deux au sacrifice que nous faisons. Je la laisse cette épouse sacrée; je la laisse abandonnée aux sanglots & aux cris désespérés; & c'est par ces mêmes cris qu'elle m'invite à presser mon départ, parce qu'il s'agit, pour elle & moi, d'éviter un coup exécration, dont la seule pensée partage ma tête d'épouvante & d'horreur.

Je ne répliquai point; je reçus les ordres de mon Maître; & comme il vouloit que sa marche fût d'un secret impénétrable il prit l'habillement d'un Marchand de

l'Inde, & une voiture légère venue du même pays ; il se déguisa de manière que les Arabes en multitude qui formoient son camp, que ceux même de sa garde n'auroient pû reconnoître Saheb leur Souverain. Il fortit de sa tente ; je le suivis ; nous fumes à la tienne ; j'y entraï seul ; tout étoit préparé pour le triste succès de cette entreprise ; & en effet je me vis libre ; & sans perdre un instant , je t'arrachai de ton berceau , & te remis dans les bras de ton père désolé : la voiture Indienne étoit - là , il m'y fit prendre place à ses côtés ; il forma ton lit dans ses bras , sur ses genoux , & sur son sein : les soupirs en foule s'élançèrent du fond de son ame ; ils furent entendus , & c'en fut assez pour craindre que ce mystère fût bientôt découvert. En effet , un vil Esclave reconnut Saheb , & vint à lui s'offrir pour le suivre , avec tant de chaleur & d'emportement , que mon Maître en fut touché , & accorda tout à ses instances. Aussi - tôt la chaise Indienne attelée de chevaux Arabes fut enlevée comme dans

les airs. Saheb se vit tout-à-coup fort loin de son camp , & en peu d'heures transporté dans un pays déjà presque étranger.

Tu donnois à ce père infortuné, trop de fortes d'inquiétudes , pour ne pas interrompre bien-tôt sa course, & procurer à ta fragile enfance quelque repos; à peine eut-il traversé les vastes plaines de Damas, qu'il entra dans la terre de Sebilée; le fameux Caravanfera d'Egly se trouva sur son chemin; il voulut y descendre; séjour funeste, hélas! & que les feux du Ciel sans doute, auront réduit en cendres, pour ensevelir à jamais les forfaits qui s'y sont commis! Ton père y fut reçu, & traité comme un simple Marchand, comme beaucoup d'hommes de toute espèce qui y arrivèrent en caravane à peu près dans le même temps,

Jusques-là tout étoit calme & tranquille, & je n'avois auprès de mon Maître d'autres soins à me donner, que ceux que mon

propre amour m'inspiroit pour lui. Je l'excitois à céder au sommeil. Je cherchois à calmer son cœur tourmenté, par des présages heureux, je les faisois passer quelquefois jusqu'en son ame, & y porter l'espérance & la paix; & la nuit s'avançoit, & l'aurore qui régloit notre départ étoit déjà prête à paroître; lorsqu'un Pèlerin en apparence, un homme inconnu, tout agité, tout tremblant, se présenta, s'approcha de mon Maître, & lui dit: Emir? Prends garde à toi, un Esclave te trahit, & tu es perdu. Oh! Ciel! m'écriai-je; écoute-moi, reprit-il, le temps presse, ainsi que le danger; un Esclave de ta fuite au moment que je te parle, complotte dans ce Caravanfera, au risque de ta perte, l'enlèvement de ton enfant, je viens de voir une cohorte de brigands trop nombreuse, & trop redoutable, pour que tu puisses y résister: ils sont prêts à fondre sur toi; le Ciel a permis que ce projet parvint jusqu'à moi, peut-être encore à temps pour t'en instruire: je remplis ce

devoir fidèlement, & je fais plus, je m'offre de sauver, s'il est possible, ce malheureux enfant, qui me paroît être le premier objet du complot des brigands: si tu veux me le confier, je l'emporte à la faveur de la nuit, qui régné encore, & je jure par ma tête, d'en avoir soin comme du mien. Oh! Daïra! qui m'entends, tes cheveux se hérissent d'avance, à l'aspect des crimes, dont ton berceau fut ensanglanté, tu te les représentes assez avant de les apprendre, puisqu'ils jettent déjà dans ton ame le faifissement & la terreur. Conçois donc, s'il est possible quel fut alors l'état d'un père, le plus tendre, le plus passionné des pères; peins-toi ses frémissemens, ses transports & son désespoir. Il s'agissoit pour lui dans ce moment redoutable bien plus que de lui-même: il se voyoit prêt à périr pour te sauver, & il se voyoit périr en ne te sauvant pas: je le vis par trois fois ce père infortuné, te serrer dans ses bras, porter au Ciel des regards effrayans, qui retomboient aussitôt sur toi, & s'attendrissoient sur les tiens, sur tes regards, hélas! qui n'étoient qu'une

douce image de l'innocence , & de la sécurité : dans l'instant même qu'on tiroit les poignards pour percer son cœur & le tien ; à quoi mon Maître devoit - il se résoudre ? Le péril étoit affreux de toutes parts : pouvoit-il te livrer, t'abandonner à un Pélerin inconnu qui s'offroit pour te sauver , & pouvoit - il refuser ce secours dans une conjoncture aussi fatale ? Pendant ce moment d'incertitude, je fixai ce Pélerin ; je le dévorai de mes regards, je crus voir sur son front les caractères de la probité , & son discours m'en parut être le langage. Mon cher Maître ! m'écriai-je, en m'adressant à ton père, fais usage de ce saint homme, qu'un Ange tutelaire t'a sans doute envoyé. Daigne lui confier ce précieux dépôt ; qu'il l'éloigne de tes yeux pour quelques momens, tu n'en feras que plus libre & plus terrible à l'abord des brigands qui viennent pour te l'enlever.

Je rends grâces sans doute, reprit l'Emir, ton père , à cet Etranger bienfaisant, qui

s'intéresse au point de le partager lui-même : mais le sort de ma fille & le mien ne peuvent plus se diviser ; nous nous fauverons par la même fortune , ou périrons par les mêmes coups. Zoah ! me dit-il , réçois de mes mains ma fille ; prépare - lui promptement un lit ; rends - lui ce devoir , qui peut-être est le dernier ; & sur - tout couvre son visage , & voile ses yeux , pour lui dérober le spectacle de son malheur & du mien , pour que mon sang , qui va se verser pour elle , ne réjaillisse pas jusques sur elle.

A peine eut-il achevé ces mots , que nous entendimes un grand bruit , & que Saheb mit la lance à la main : aussi-tôt on cria , que le Pélerin de la Mecque se retire ; on respecte ses jours ; & ce Pélerin étoit encore à mes côtés : mais je vis d'abord mon Maître menacé d'une mort certaine , & je crus lui devoir tout : je me tournai vers ce généreux Pélerin , & lui dis : saint homme , la fille de mon Maître va périr ; si tu ne la sauves dans ton sein. Dérobe - la pour un

tems ; eh ! veuille le Ciel la préserver par tes soins. Il courut à toi , Daïra , qui m'entends : il te ravit , & disparut dans le moment même que les brigands s'avançoient. Alors le fort d'un Maître si cher à mon cœur m'appella tout entier : je volai près de lui ; je m'armai comme lui même. La multitude ne fit qu'accroître mon courage. J'avouerais pourtant , que le discours de l'un d'eux me frappa d'effroi : *Saheb*, dit-il ; *tu as outragé le Muphti Fezula ; redoute sa vengeance ; il veut ta fille , ou ta tête , & j'emporte l'un & l'autre , si tu oses résister.* A ce discours exécrationnel ton père ne répondit que par un cri furieux , accompagné d'un coup de lance , dont le Brigand fut renversé ; puis tout-à-coup il s'élança parmi eux comme un lion redoutable , que la fureur met au-dessus des dangers ; je le suivis ; je le secondai de toutes mes forces , & avec autant d'audace que si quelque esprit céleste m'eût alors animé. Plusieurs de ces Brigands tombèrent aux pieds de mon Maître. Il les exterminoit , quand l'implacable destinée

s'en méla : une infernale main atteignit alors ton père , & le frappa d'un coup mortel. Je fus enveloppé par ces Barbares, & dans l'instant chargé de chaînes. Mais, oh ! malheur le plus grand , le plus accablant des malheurs, c'est que l'Emir mon Maître, ton père, c'est que Saheb devint la proye de ses assassins, & que je les vis prêts à l'enlever, pour exécuter sans doute lordre exécrationnel qui leur avoit été donné. Vengeance divine ! m'écriai-je, qui t'arrête, qui te retient ? Si tu ne lances pas la foudre sur ces têtes sacrilèges ? par pitié ! m'écriai-je encore, lance la sur la mienne, ou précipite-moi dans les entrailles de la terre, & m'anéantis pour jamais. Le Ciel étoit sourd à ma prière. Je perdis mon cher Maître. Ses meurtriers, ses bourreaux l'emportèrent, tout blessé, tout mourant, & ne me laissèrent de lui, que les traces marquées par le sang de sa playe. Mes yeux ne le virent plus, & se fermèrent de douleur & d'horreur sur un sort si funeste.

Quelle histoire ! Quel récit ! Oh ! juste Dieu ! je crus voir mon propre sang s'échapper de mes veines , & ruisseler autour de moi. Toute cette épouvantable image emporte si loin mes idées , que je perdis de vue le Vieillard & Ferri , qui étoient en ma présence ; que je me crus seule demeurée sur la terre pour y pleurer tant de malheurs. Mais alors , & à ces derniers mots Zoah fut interrompu par un cri du Vieillard Atabek , qui jetta dans nos ames encore une terreur nouvelle , & qui attira tous nos regards : ce cri fut suivi d'un long gémissement ; mais son front pâlit : ses forces manquèrent ; il se pencha sur le sein de Ferri : je me levai soudain , je fus à lui : Razzivil & Zoah y volèrent de même ; nous l'environnâmes , nous le soutinmes , il fit quelques efforts pour nous parler : Hélas les battemens de son cœur étoient visiblement si douloureux & si précipités , qu'il perdoit haleine , & que nous crûmes le voir au moment d'expirer. Malheureux Eunuque ! s'écria Ferri ! quelle abominable

histoire oses - tu raconter ? Quel affreux récit viens-tu faire à la fille, du massacre du père : quel affreux récit viens-tu faire des désastres d'un père & d'une mère qui furent les enfans du Vieillard qui t'entend ? Je tréssaillis à ces paroles, comme si j'eusse vu tomber les murs & la voûte de la maison, & qu'un feu de tonnère eût aveuglé mes foibles yeux. Zoah troublé, chancelant, envisagea, rechercha les traits du Vieillard, appuyé sur Ferri : Zoah le reconnut ; le ravissement le saisit ; il tomba par terre. Fille de Hannem ! reprit Ferri, en s'adressant à moi, préservons des jours qui nous doivent être plus chers que les nôtres ; soulageons les tourmens que souffre un père adorable, à la vue de tes misères. Elles pénètrent son ame d'un attendrissement qu'il n'a pas la force de soutenir : ouvre les yeux, me dit-il, épuise tes regards sur un Vieillard qui se présente à toi évanoui sur mon sein. Reconnois à des marques si douloureuses & si sensibles, reconnois Hassan, ton ayeul, à qui ta mère infortunée doit le jour ! rends-lui l'hommage que le sang doit

au sang : frottiens, prends & serre en tes mains, sa main sacrée, arrose-la de tes larmes, pour le prix de toutes celles qu'il a versées pour toi. Hélas! pendant ce discours, son visage en étoit baigné. Je fus bientôt à ses genoux, je les serrai de toutes mes forces, ma tête renversée, mes yeux élevés à lui : les siens alors s'entr'ouvrirent sur moi, ses sanglots redoublèrent; ses larmes coulèrent, il en versa sur moi, il en versa qui glacèrent mon front, qui me percèrent le cœur, qui portèrent jusqu'au fond de mon ame, le saisissement mortel dont il étoit lui-même atteint. Oh! mon père! m'écriai-je, dans l'enthousiasme qui m'emporta soudain: oh! mon père revenez à la vie, ou je vais perdre la mienne: oh! mon père, recevez en moi les embrassemens de toute une triste famille: voyez Saheb, voyez Hannem en moi, voyez à vos sacrés genoux un enfant que ses infortunes & ses désastres touchent bien moins que vos douleurs: oh! mon père, m'écriai-je encore, cessez de pleurer les maux que nous avons tous soufferts;

ne vous occupez plus que des miens, que de ceux de l'enfant qui vous reste: hélas! lui dis-je, les miens jusqu'à ce jour ont été infinis; mais je sens qu'ils cessent, qu'ils disparaissent, au moment que je vous retrouve que le Ciel permet, que je vous fois rendue, au moment que je vous vois, & que je puis espérer de vous revoir toujours.

Un instant après que j'eus achevé ces paroles, mon ayeul revint a lui; il reprit ses forces; il en ferra mes mains dans les siennes; je remarquai dans ses regards une sérénité douce & tendre, qui peu-à-peu dévoila toute son auguste face, & bientôt fut suivie de nouveaux pleurs, mais qui ne furent que l'effet de sa joye naissante, & teinte encore de sa douleur. Il éleva la voix au Ciel, & dit: Dieu tout-puissant! tes volontés sont irrévocables; le désastre de ma famille est accompli; mes ennemis sont dispersés & vagabonds sur la terre: cependant tu m'en laisses un, tu permets que je le retrouve: tu veux que je le

reconnoisse encore aux traits de ton courroux : mais tu permets aussi que je goûte à l'embrasser, une joye si vive, un attendrissement paternel si grand, que j'y croie voir ton courroux terrible entièrement calmé. Oh ! fille de ma chère Hannem, reprit-il, en abaissant les yeux sur moi, couvrons d'un crêpe éternel l'affreux tableau que Zoah vient de nous peindre : nous ne pourrions nous en occuper plus long-temps, sans reprocher au Dieu suprême, qui gouverne le monde, un courroux injuste qui ne peut être en lui, & qui ne paroît tel à de foibles créatures, que parce qu'elles ne pénètrent point la profondeur de ses décrets ; tu me restes, me disoit cet auguste ayeul : tu me tiens lieu de tout : je ne puis plus m'occuper que de toi : apprends-moi, tendre & foible créature, par quel enchaînement admirable, tes jours ont été conservés jusqu'à ce moment ; par quel événement miraculeux le triste Hassan déguisé, sous le nom d'Atabek, traversant les deserts de Syrie, trouve sur ses pas la fille de sa chère Hannem abandonnée,

mourante, presque enſévelie dans les ſables; que je ſache enfin quelles circonſtances étranges ont accompagné ton enlèvement, & comment après un ſi long eſpace de temps, le Ciel t'a remiſe dans les mains de mon ancien Eſclave, de mon fidèle Zoah, à qui je fus cher jadis, & que j'aurois conſervé toujours, ſi Saheb mon gendre, ſi ta mère Hannem, ne m'avoient engagé à m'en priver pour eux. Hélas ! vénérable ayeul, lui répondis - je, vous demandez ce que j'ignore : je ne me connoiſſois pas moi-même il y a un moment, & votre ancien Eſclave; qui vient de m'apprendre la moitié de nos malheurs, eſt ſeul capable de nous en raconter la fuite & le reſte. Alors Zoah prit la parole, & dit: mon ſacré Maître, le Ciel eſt témoin des mortelles allarmes que ton abſence m'a cauſées, & lui ſeul peut connoiſtre l'excès de la joye qui me ravit en ta préſence. Je ſuis ce même Eunuque dont tu fus le premier Maître, ce même Zoah dont tu fis un don à tes chers enfans, qui fut près d'eux ce qu'il s'étoit promis d'être près de toi, & qui après des déſaſtres

inois , a vu l'enfant de tes enfans plus malheureux , & plus à plaindre encore que ses pères. J'ai déjà raconté ce que mes yeux en ont vu. Tu veux que je continue , il faut que je remonte à cette abominable journée , où ton gendre l'Emir Saheb, mon Maître infortuné, vit enlever sa fille , & fut livré aux Bourreaux du Muphti,

On me retint dans le Caravanera d'Egly : on m'y chargea de chaînes : on s'occupa de moi comme d'un méprisable Abyffin : les Brigands prirent soin de mes jours , en y attachant un prix d'argent : ils convinrent entr'eux de me faire bien-tôt passer dans une autre servitude : en effet , peu de jours après , je fus conduit dans cette Ville d'Alep , & présenté au Pacha ; il devint mon nouveau Maître , & je me vis son Esclave livré au service de son Sérail.

Je me croyois dans ce Sérail destiné à consommer le reste d'une misérable vie , entièrement absorbée dans les regrets , dans le souvenir de mes pertes déplorables , dont

L'affreuse image étoit toujours présente à mon esprit, & ne cessoit jamais de faire saigner mon cœur. Douze années s'accumulèrent ainsi sur ma tête, lorsque pour la première fois, je me sentis distraire de mes propres peines, pour prendre part à de plus touchantes, & qui étoient bien dignes d'arracher ma compaffion : c'étoit une Vierge, hélas ! dont la jeunesse, dont la candeur & la beauté, avoient, par ses mépris outragé un fier Pacha, & que l'on confignoit à ma garde comme une criminelle, dans une affreuse prison. Elle m'étoit inconnue : je ne voyois en elle qu'une victime des Loix, qu'une jeune malheureuse, tourmentée par un Maître irrité ; mais c'en étoit assez pour la plaindre, & pour devoir chercher à soulager ses douleurs. J'y appliquois tous mes soins, & depuis même quelques jours : quand un Etranger parut, s'approcha d'elle, lui parla, & acheva sans doute de déchirer son ame. Je le jugeai par ses sanglots & par ses nouveaux cris qui retentirent autour d'elle, & qui portèrent jusqu'à moi les allarmes & la consternation,

non seulement jusqu'à moi , mais jusqu'à l'Etranger qui parut , en la quittant , tout troublé , tout confterné lui-même ; je le considérai , son visage me frappa ; je l'arrêtai , ses traits me rappellèrent le coupable Pélerin ; j'en reculai d'étonnement ; je le reconnus ; je le retins encore. Perfide ! lui dis - je , rends-moi compte de la fille de mon Maître , que je t'ai confiée dans le Caravanera d'Egly ; apprends moi sa destinée ou crains la tienne. Ah ! me dit-il , c'est toi , misérable Eunuque ! Eh ! la voilà commise à ta garde. A ces mots , je crus sentir la terre se dérober sous moi ; nous demeurames interdits l'un & l'autre ; mais l'intérêt de mon infortunée Maîtresse étoit trop grand , pour ne pas rappeler promptement mes sens. Je l'interrogeai ; il connut mon impatience ; je vais , reprit-il , te satisfaire , & t'instruire en peu de mots de ce qui s'est passé. Tu connoîtras qu'il est des fatalités humaines que les plus sages projets ne peuvent détourner : cet homme alors me raconta son histoire , & me parla en ces termes.

J'étois, me dit-il, dans le Caravanfera d'Egly. Ce fut-là, que par une circonstance bizarre, j'entendis tramer la perte de l'Emir Saheb, & l'enlèvement de son enfant. J'appris que l'Emir étoit gendre de Hassan, le Souverain d'Anna, qu'il avoit obtenu de lui la belle Hannem sa fille malgré toutes les instances du Muphti Fezula, qui dans le même temps l'avoit, d'autorité, demandée pour son fils; j'appris que cette préférence, en faveur de Saheb, avoit été regardée comme un outrage par le Muphti; qu'il en avoit conçu une haine, ou bien plutôt une rage éternelle contre Hassan & toute sa famille; que par un ferment horrible il avoit juré que de ce mariage on ne verroit jamais un enfant prospérer sur la terre. J'appris enfin, que n'osant pas déployer ouvertement l'autorité qui étoit en ses mains, il offroit en secret de très grosses récompenses pour qu'on lui livrât ce premier enfant de l'Emir; qu'il avoit même à cet effet acquis à prix d'argent plusieurs Esclaves de sa maison; & celui qui racontoit toutes ces choses, en

étoit un, qui avoua n'être venu à sa suite, que pour trouver le moyen de le trahir plus sûrement.

J'eus le courage d'entendre ce projet, malgré l'horreur dont je fus d'abord saisi; mais dans le même instant j'en fis un autre; ce fut de le prévenir, & de préserver, par mes soins & par mon adresse, Saheb & son enfant, dont les malheurs excitoient d'avance ma pitié, & suffisoient bien pour porter ma vertu à tout entreprendre.

Pour réussir avec moins de danger, je me mêlai parmi plusieurs Pélerins qui revenoient de la Mecque; je me vêtis comme un Pélerin moi-même, sçachant combien, sous cet habit, on est respecté; & en cet état je me présentai devant l'Emir ton Maître. Souviens-toi que tu me remis sa fille dans le moment même que les Brigands se présentèrent pour l'attaquer. Je ne sçais quel parti tu aurois osé prendre à ma place; mais voici celui que je pris.

M 2

J'enlevai l'enfant dans mes bras ; je le couvris de ma robe ; j'aperçus une secrète iffuë ; je m'y abandonnai ; je marchai dans les ténèbres ; je compris que ce devoit être un sentier souterrain ; je le suivis sans répugnance , n'ayant à fuir que la lumière du jour ; je portai dans mes bras cet enfant , qui par ses cris perceoit mon ame , & sembloit déjà connoître & pleurer ses malheurs ; mais je le savois , & le sentiment d'une action si généreuse , ranimoit mon courage & mes forces ; c'est ainsi que j'errois , à l'aventure , dans ce noir sentier , où aboutissoient plusieurs cavernes ; je les traversai ces cavernes , & je continuai une marche incertaine long - temps.

Cependant à force de porter mes pas en avant , un bruit sourd , un murmure effrayant se fit entendre ; je marchai toujours , le bruit augmenta ; ce murmure devint bien - tôt un mugissement épouvantable ; & tel qu'eût été pour moi l'affreux abord des enfers ; lorsqu'un rayon de lumière parut soudain sur ma tête ; je

levai les yeux ; je vis la voûte entr'ouverte ; je me ranimai ; voyant que plus je marchois , plus la lumière étoit grande ; je découvris le Ciel & la Terre. Enfin , je me dégageai de ces routes ténébreuses , & ma surprise fut fans égale , lorsque je me trouvai sur une plage aride , & que je vis une mer & des flots agités. Je te laisse à penser la terreur qui me saisit ; mon premier soin fut de voir en quel état étoit ce malheureux enfant dont j'étois chargé ; je découvris son visage , & j'y vis la pâleur de la mort ; je n'en pus soutenir l'aspect ; je sentis mes forces épuisées ; je m'appuyai sur une roche , & y demeurai quelques momens , pour me remettre de mes fatigues , & rétablir mes sens troublés. Je ne revins pas à moi sans peine , & quand toute ma raison m'éclaira , je n'en fus que plus à plaindre , me voyant seul sur cette plage , privé de tous secours par la faute que j'avois faite de laisser mon Esclave au Caravanfera , ou plutôt par le malheur des circonstances , qui ne m'avoient pas permis de l'emmener avec moi. Je

réfléchissois amèrement sur ces choses, & portois mes regards à l'aventure; je vis une vieille femme qui descendoit du haut de la roche où j'étois; j'implorai son assistance; elle vint à moi; je la priai de me dire quelle étoit cette terre; quelle étoit cette mer; elle m'instruisit avec charité; elle m'apprit que j'étois à un mille du Caravanfera d'Egly; que cette Côte étoit celle de Baruth. Elle m'emmena dans sa Cabane qui étoit voisine, elle y prit soin de mon enfant; car c'étoit le mien, quisque son sort excitoit en moi la douleur & la tendresse d'un père & qu'en effet je me sentis consolé & encouragé de nouveau, lorsque je le vis quelques heures après bien reposé & bien rétabli, pendant le peu de séjour que je fis dans la Cabane de la vieille femme. Je l'interrogeai sur les moyens que j'avois à prendre pour sortir de cette plage, & retourner à ma patrie; mais tous ceux qu'elle m'indiquoit, me paroïssent aussi périlleux à entreprendre, que fatigans à exécuter.

Elle me conseilla, pour me résoudre, d'attendre l'arrivée de ses trois fils; & j'appris que ses trois fils qui demeuroient dans la cabane avec elle, étoient des Pécheurs, qu'elle étoit montée sur la roche, pour tâcher de reconnoître la voile de leur petit vaisseau, qu'elle l'avoit enfin découverte, & qu'elle étoit descendue comptant que ses fils alloient arriver. En effet, ils arrivoient au moment même qu'elle m'en parloit. Nous sortîmes & fumes au-devant d'eux: je les instruisis de mes peines, & de mes inquiétudes; & ces trois fils vertueux comme leur mère y prirent part, & m'offrirent leurs services. Je formois déjà le dessein de leur demander azile pour quelques jours dans la cabane où ils demeuroient, espérant d'y être ignoré, & de parvenir à sçavoir secrètement quelle auroit été la fin de la tragique aventure de Saheb: mais lorsqu'ils me racontèrent que cette plage environée de rochers escarpés, étoit une retraite de Brigands, qu'ils y venoient par les souterrains que j'avois

pratiques moi-même, qu'ils s'y établissent en sûreté, d'abord après qu'ils avoient commis quelques ravages aux environs qui les forçoient à se cacher; je fus si fort effrayé, je les crus si près de moi, que je priai ces Pêcheurs d'avoir pitié de mon état, & que j'obtins d'eux de passer dans leur barque, & de m'exposer à tous les dangers de la mer, qui étoit alors fort agitée, plutôt que de demeurer sur cette terre criminelle un moment de plus.

Je ne me donnai que le temps d'adresser à leur mère une prière nouvelle, c'étoit de se transporter au Caravansera, de s'informer de mon Esclave, de le chercher, de le trouver, de lui apprendre tout ce que j'avois fait & tout ce que j'allois faire, de lui porter ordre de ma part de s'attacher au service de l'Emir Saheb, au cas qu'il vécut encore, de suivre & de secourir le père, avec autant de courage & de zèle que je secourois l'enfant, d'instruire ce père infortuné, de mon nom, de mon état, de ma demeure,

pour qu'il pût y retrouver sa fille dans un temps plus heureux, & de l'assurer que je ne ferois plus de ma vie d'autres vœux au Ciel que celui-là.

Je repris ce triste objet de tant de défastres, je le portai à la barque, j'y montai, les trois Pêcheurs remirent à la voile, au risque de se briser mille fois contre les écueils. Leur audace & leur habileté nous en sauvèrent, nous nous vîmes bien-tôt dans la grande mer, & la violence des vents ne servit plus qu'à accélérer notre navigation. En peu de jours nous nous reconnûmes dans l'Archipel, & arrivâmes à l'Isle de Scio ma Patrie, & enfin dans l'habitation que j'y possède. Ce fut alors, que considérant par quels travaux, par quels efforts j'avois pû sauver les jours d'un enfant que le hazard m'avoit remis, que me rappelant par quelle fortune j'avois pû le transporter des terres de Syrie jusques en ma maison, que ravi de joye, d'avoir accompli une si belle œuvre, je formai le projet d'une autre, qui

n'étoit pas moins digne de moi. Ce fut de m'attacher à cette jeune créature, de l'élever, de la chérir avec un cœur de père; & de garder un secret inviolable sur l'affreuse catastrophe qui l'avoit fait passer en mes mains, dans la pensée que si le Ciel prêtoit secours à l'Emir son père, il seroit assez-tôt de l'instruire, lorsqu'elle apprendroit en même temps que son père lui-seroit rendu, & que si au contraire les immuables destinées avoient consommé la perte & la ruine entière de cette famille, vivant près de moi, dans une ignorance profonde de tant de malheurs, elle n'en auroit ni le souvenir ni l'image, & n'en sentiroit aucunement les effets; & je me félicitois de cette extrême réserve, voyant réellement la fille de l'Emir Saheb sous le nom de Daïra que je lui avois donné, croître & s'élever sous mes yeux, ne connoître sur terre d'autre père que moi, contente de la simplicité de son état, & d'un avenir doux & simple, de même qu'elle comptoit lui être préparé; mais cette paix

du cœur, & de l'esprit, dont elle jouissoit dans l'ignorance de son sort, ne calmoit point mes inquiétudes sur elle; je les sentois au contraire augmenter avec les années, d'autant que d'une saison à l'autre, son adolescence se formoit, sa taille s'élevoit, que les beautés qui se développoient en elle, attiroient sur elle déjà tous les regards des Habitans de l'Isle; & faisoient leur principal entretien. Je ne voyois point depuis douze années revenir mon Esclave, que j'avois laissé au Caravanera près de l'Emir son père; tout me fit conclure & juger, que mon Esclave étoit perdu pour moi; & je ne doutai plus que l'Emir ne fût perdu lui-même. Qu'en arriva-t-il? c'est que sa fille infortunée ne m'en devint que plus chère, c'est que je n'en fus que plus ardent à lui chercher un établissement digne d'elle: j'étois connu d'Aly Oglou qui régne en ces lieux; sa probité & ses bontés pour moi méritoient toute ma confiance; je lui écrivis sur tout ce qui s'étoit passé; je lui racontai ce que

j'avois osé entreprendre, & ce que j'avois accompli depuis le meurtre de Saheb; je lui peignis les charmes de sa fille; je la lui proposai pour en faire son épouse, son cœur en fut flatté, & rien ne le retint que la peur qu'un mariage aussi célèbre ne vint à la connoissance du Muphti Fezula, dont il jugeoit bien que la haine étoit une haine Persanne, qui subsistoit toujours, puisque ses vengeances sur le père n'étoient point encore assouvies sur l'enfant; & tu vas voir qu'il ne se trompoit pas. Je redoublai cependant mes soins & mes démarches auprès d'Aly Oglou. Tout fut convenu, & je ne m'occupois déjà plus qu'à consommer les sommes d'argent que j'avois pû acquérir jusqu'alors, pour parer Daïra d'étoffes précieuses, pour orner sa tête des plus rares pierreries, pour la mettre dans un appareil digne du rang où je la faisois monter; lorsqu'un soir, au coucher du Soleil, un homme entre chez moi, & demande à me parler seul. Je reconnus un Capigi Bachi; j'en frémis, je le suis, me dit-il, voilà par

écrit l'ordre du Sultan , confirmé par le Muphti, qui te commande de me livrer à l'instant la fille de l'Emir Saheb, que tu as enlevée à son père, & que tu oses garder comme une Esclave dans ta maison depuis tant d'années; le Sultan la demande pour la retenir auprès de sa Hauteffe, pour réparer par ses bienfaits, les affronts qu'elle a soufferts chez toi. Hélas ! Seigneur, lui dis-je, vous ne pouviez m'annoncer une plus heureuse nouvelle ; je n'ai jamais connu l'Emir dont vous parlez : sa fille est tombée en ma maison par un coup du sort bizarre & inoui ; la pitié seule m'a fait prendre soin d'elle, en attendant qu'on vint la réclamer ; personne n'a paru jusqu'à ce jour ; je ne sçavois déjà plus à quoi me résoudre à son égard, puisqu'en effet une fille de sa naissance & de sa dignité, ne peut être chez un pauvre Marchand comme moi, qu'un fardeau de plus en plus embarrassant, & onéreux. Que le Ciel, m'écriai je, bénisse à jamais le Sultan notre Maître, dont la bonté s'étend jusqu'à recevoir de mes profanes mains,

cette jeune Princeſſe pour la retirer de l'aviliffement où elle eſt , pour lui faire connoître une vie toute nouvelle , & la rendre heureuſe & glorieuſe autant qu'elle mérite. Permettez, lui diſ-je , que je la prépare à cet admirable événement , que je lui apprenne par degrés ſon hiſtoire qu'elle ignore , & que j'ai cru devoir lui faire ignorer , juſqu'à ce jour ; permettez , qu'après lui avoir fait le récit de tous ſes malheurs paſſés , je lui annonce , avec les mêmes égards , le rétabliffement de ſa fortune, les honneurs qu'elle doit déformais eſpérer ; elle eſt dans un âge tendre , & je lui connois une ame ſi vive & ſi ſenſible , que ſi nous allions tout-a-coup la frapper de tant d'événemens à la fois , elle ne ſoutiendrait jamais ſa joye & ſon étonnement ; ce ſeroit en elle une révolution ſubite qui mettroit ſa vie en danger.

Par ce diſcours j'obtins du Capigi Bachi de différer d'un jour , & nous convinmes que le lendemain à la même heure , je

remettrais Daïra entre ses mains. Le perfide Muphti n'avoit pas poussé son artifice assez loin : le Capigi Bachi étoit de bonne foi, il n'avoit point connoissance des vrais motifs de l'ordre dont il étoit porteur ; il ignoroit que cet ordre n'étoit qu'un stratagème pour couvrir les criminels projets du Persan. Mon acquiescement, mon indifférence apparente achevèrent de le tromper ; il se retira : tous les momens furent alors importans pour moi , je n'en perdis pas un. Je me rendis dans la chambre de Daïra ; je m'imposai une contenance aussi tranquille que je le pus ; je lui déclarai son mariage avec Aly Oglou : elle n'y répondit, hélas ! que par des larmes & des gémissemens qui me désespérèrent, & qui pensèrent arracher de moi le funeste secret que j'avois gardé jusqu'alors ; mais je la respectois trop dans ses douleurs, pour lui porter un si terrible coup : elle n'y auroit pas survécu un moment. Je m'obstinaï donc à la sauver malgré elle-même : j'employai toute la nuit à la calmer, à la

fléchir ; le jour parut, ses cris ne firent que redoubler : poussé enfin d'une fureur que son intérêt seul m'inspiroit, j'entrepris de la ravir moi-même, & en effet, je l'enlevai hors de ma maison ; je me fis transporter avec elle sur le port ; je m'embarquai seul avec elle sur un vaisseau qui m'attendoit, nous partimes, & peu de jours après arrivâmes en Syrie.

Les Gardes, les Officiers de la Maison du Pacha ont reçu Daïra comme l'épouse de leur Maître : nous sommes entrés dans la Ville d'Alep, tout y a retenti d'acclamations & de chants à sa gloire, dont la fille même de Saheb eût dû être satisfaite ; les Peuples en foule l'attendoient à la Mosquée ; le Pacha étoit prêt à lui donner sa main, & c'est dans cette circonstance la plus fortunée de sa vie, & la plus délicate, qu'on a vu de nouveau sortir de sa bouche des cris, des gémissemens, des imprécations criminelles contre l'époux qu'on lui donnoit : c'est dans

cette situation la plus digne de ses vœux qu'elle outrage l'honneur du Pacha, avec une violence & une audace, qui de la part de toute autre auroient été suivies d'une mort soudaine.

La clémence du Pacha d'Alep est fans égale, me disoit ce vertueux Marchand; il m'a appelé, il m'a confié ses peines, il m'a inspiré lui-même de venir trouver cette infortunée coupable dans son obscure prison, & d'employer les dernières ressources pour rétablir l'ordre dans ses idées, pour la faire consentir à ses devoirs, & à faire cesser ses disgraces: mais, hélas! s'écria ce Marchand avec le cœur d'un père défolé, elle est aujourd'hui la même sous la puissance, & dans les châtimens d'un Maître irrité, qu'elle étoit ci-devant, lorsqu'elle se sentoit libre en ma maison: elle m'a réduit à la frapper du dernier de mes coups, & je vois que je l'en ai accablée & que peut-être ce fera tout leur effet: j'en tombe accablé moi-même: je remporte avec moi des douleurs

égales à celles que je lui cause. Cher Eunuque ! reprit ce généreux homme, les yeux en larmes fixés sur moi, s'il me reste un espoir pour ses jours, je le mets en tes mains ; tu fus à ses pères, tu as exposé déjà ta vie pour elle ; la voilà sous ta garde ; je la recommande à ta pitié & à tes soins ; quant à moi, me dit-il, je quitte ces lieux & vais errer de contrée en contrée ; j'ai sauvé l'infortunée Daïra des mains du Muphti, j'ai défobéi aux ordres du Sultan mon Maître ; j'ai tout à caindre désormais : un Esclave est parti de Scio peu de jours après moi, & m'a appris que déjà mes biens sont confisqués, que ma maison est au pillage, & qu'on me cherche par-tout. Ces premiers traits de vengeance m'apprennent, qu'on m'en réserve d'autres ; il faut m'en garantir, il faut que j'abandonne ma patrie, ainsi que mes biens, pour fuir dans quelque climat étranger, & y passer mes tristes jours dans la misère & dans les larmes, jusqu'à ce qu'il plaïse au Dieu de Mahomet d'en ordonner la fin.

Par ce discours, oh ! Daïra, oh ! tige digne de renaître sous des astres plus propices ! j'appris combien leurs influences criminelles avoient poursuivi tes premiers ans. J'appris, oh ! mon maître ! oh ! mon cher Maître ! j'appris que l'enfant de tes enfans que je regrettois, que je pleurois depuis douze années, étoit cette jeune infortunée, cette Daïra, percée de mille douleurs, gémissante, désespérée, étendue par terre au pied d'un ciprès funèbre, dans une infame prison. Oh ! juste Ciel ! & je me vis, moi malheureux Esclave du Pacha, condamné par ce nouveau Maître, à devenir l'ordonnateur de ses tourmens, & l'éternel témoin du plus triste spectacle qui pût jamais dans la nature s'offrir à mes yeux : toute ma tête se fillonna de cette épouvantable pensée : je dévins tout-à-coup à moi-même, un objet d'exécration : je ne me crus pas digne de respirer un moment, & j'allois me précipiter dans le canal du Soïc, pour passer dans les abîmes de la nuit sans fin, quand un élancement de son ame presque

expirante , porta un cri jufqu'à moi , & rappella toute la mienne à fon féours. Je n'eus plus dès ce moment , que fon féours en vue : j'embraffai le Marchand de Scio , ce faint perfonnge , que fa piété pour elle , ont mis dans un fi déplorable état : je l'embraffai de toute la tendrefle de mon cœur : je le quittai pour voler à ce trifte cypres , au pied duquel je vis Daira ta fille la tête renverfée , & toute fa perfonne céleste fans vie & fans mouvement ; mes foins près d'elle prospérèrent : les forces lui revinrent ; & alors , fi j'eusse été feul , fans doute que j'aurois tenté fon évafion , quitte à subir une mort infaillible ; mais nous étions trois autour d'elle , & je n'aurois fait que périr , fans parvenir à la remettre en liberté. Je me vis donc réduit à diffimuler , & à faire tous les efforts poffibles pour garder en fa présence un filence abfolu fur l'hiftoire de fa vie. Je me conduifis à l'exemple du Marchand de Scio : fes réflexions fur l'importance du fécret , me furent toujours présentes ; je voyois que pour la confervation d'un fi précieux enfant,

ce fécret devoit être à son égard même, inviolable: auffi n'avois-je près d'elle que l'apparence d'un Esclave, honoré de la confiance de son Maître, & feulement à distinguer des autres, par mon zèle à la servir: ce mystère se foutint, & nous parvinmes ainfi jusqu'à l'effroyable catastrophe où j'ai cru voir fa perte irremiffible, & celle de son Amant. Quel fpectacle! oh Ciel! mes fens en font encore émus. Je ne fçais quelle terreur me faitit, lorsque j'ose encore y penser. Oh! fille de Saheb! que Zoah, ton fidèle Esclave, a souffert pour toi de mortelles allarmes. Te dirai-je ce que le Ciel m'inspira pour te fauver, lorsqu'après ce combat funefte, je vis ton téméraire Amant, enlevé & transporté hors du Sérail plus mort que vivant, & que j'eus tout à prévoir & tout à craindre pour toi, des fuites de cette affreuse aventure? Oui, je te le dirai, parce que je veux que mon Maître fçache que j'ai été constant dans mes devoirs, mais plutôt, parce que je veux rendre hommage

à ta vertu , & que je crois que pour les cœurs qui l'aiment , elle ne peut être trop manifeste & trop célèbre.

Je pris un sabre d'Aly ; je fus remettre ce sabre en ses mains ; je me jettai à ses genoux ; je lui offris ma tête pour la tienne ; à peine daigna - t'il m'entendre ; il me confondit d'un regard de pitié ; & voici quelle fut sa réponse. Zoah, me dit-il, tu crois que l'on peut punir une tête coupable ; cette pensée te rend coupable toi-même à mes yeux , & je ne pardonne qu'à l'intérêt qui t'anime ; mais lorsque tu veux , reprit-il , sauver les jours d'une femme que toutes les Loix condamnent à périr , & que je considère une criminelle, que je n'ai connue dans mon Sérail que par sa haine, ses fureurs que par ses attentats ; une criminelle que j'ai voulu recevoir comme une épouse ; qui n'a répondu à mes sentimens que par des outrages ; que j'ai tenté d'humilier vainement, & dont l'orgueil s'est accru de mes bontés comme de mes rigueurs ; une criminelle enfin , toute embrâsée d'amour

pour un barbare; capable dans mon propre Sérail, de s'armer avec lui contre moi; capable de porter l'audace, la rage & la folie, jusqu'à m'arracher le poignard que je porte, pour m'en percer le cœur; pour m'immoler elle même, au perfide qu'elle aime. Certes, reprit Aly, tant de crimes, tant de forfaits ensemble parlent pour elle, & doivent déterminer sa grace & son pardon. Zoah, me dit-il, d'une voix touchante, & qui pénétra mon ame; on ne se livre point à de semblables excès; on ne tombe point dans un semblable égarement, que lorsqu'on a perdu tout usage de la raison. Certes, dit-il, je la jugerois plus coupable, si elle m'avoit moins offensée; je la plains, & je veux la sauver comme toi. Cependant la Loi commande; il faut lui obéir; je ne puis la dispenser, pour l'exemple du Sérail, de lui faire subir les formes d'un jugement rigoureux; mais comme je n'ai que son salut pour objet, tu n'en dois rien craindre: tu assisteras au Divan; tu y parleras à ton tour; tu y prendras sa défense, & ton avis

fera le seul que je suivrai. Oh! clémence! oh! grandeur d'ame! vraiment digne des enfans du Prophète, & que le vénérable Aly a portée plus loin qu'eux; car tu sçais qu'il te remit en mes mains; qu'il me donna la liberté; qu'il me promit un don de cent séquins; mais tu ignores combien sa bonté s'est étendue sur toi-même; tu ignores que si j'ai reçu les cent séquins pour moi; j'en ai reçu pour toi deux mille, que je dois employer à tes besoins; qu'il m'a chargé de t'équiper en femme de ton rang, & de te conduire loin de ta vraie patrie, en des lieux de sûreté. C'est ce que j'étois tout prêt à faire; c'est ce que je venois ici te proposer; mais puisque le Ciel nous rend ici même mon auguste Maître, ton vénérable ayeul; me voilà son Serviteur toujours fidèle; son Esclave toujours zélé; j'attens sur tout ce qui te regarde, l'honneur de ses commandemens.

Fin de la troisième Partie.